

D'une langue l'autre Entrevue avec Simone Chaput

J. R. Léveillé

Number 140, Summer 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32414ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Léveillé, J. R. (2008). D'une langue l'autre : entrevue avec Simone Chaput. *Liaison*, (140), 26–27.

D'une langue l'autre

Entrevue avec Simone Chaput

J.R. LÉVEILLÉ

IL N'EST PAS INUSITÉ d'écrire avec maîtrise dans deux langues. Pour le français et l'anglais, on n'a qu'à songer, disons, à Samuel Beckett ou à Nancy Huston. Parfois, dans l'Ouest canadien, on intègre les deux discours dans une même œuvre. Roger Auger s'est penché sur la question de l'assimilation par la bilinguisation de l'écriture dans sa pièce *Je m'en vais à Régina*, en 1975 et Marc Prescott (Masque 2001, 2007) dans son premier texte dramatique *Sex, lies et les Franco-Manitobains*, en 1993. Dans le roman, Gisèle Villeneuve a entrepris une hybridation des deux langues avec *Visiting Elizabeth*, en 2004, et Jean Chicoine avec *Les galaxies nos voisines* (finaliste au Prix des Lecteurs de Radio-Canada 2008). Le poète Paul Savoie (Prix Trillium 2007) écrit et publie dans les deux langues. Le critique Jules Tessier a étudié l'hybridité de la poésie de Charles Leblanc (Prix Rue-Deschambault 2005).

Simone Chaput, après avoir été éditée en français et s'être mérité deux fois le Prix littéraire français du Manitoba (maintenant Prix Rue-Deschambault) a publié ses deux derniers romans en langue anglaise et s'est retrouvée récemment finaliste au Prix Margaret Laurence 2008.

J.R. Léveillé : Depuis quand écris-tu en anglais ?

Suzanne Chaput : Depuis toujours, me semble-t-il. C'est la musique populaire des années 1960, 1970 qui m'a d'abord poussée à écrire en anglais, la poésie de Dylan, Joni Mitchell, Leonard Cohen et tant d'autres qui a éveillé en moi le goût des mots. À cette époque-là, j'écrivais surtout de la poésie. Plus tard, après bien des rédactions et des dissertations à l'université, écrites aussi bien en français qu'en anglais, après aussi deux romans en français, je me suis attaquée à la rédaction d'un roman en anglais. J'ai terminé *Receding Shores*, qui n'a jamais trouvé d'éditeur et qui traîne toujours au fond d'un tiroir quelque part. Ont suivi deux autres livres en français avant *Santiago*, roman que j'avais d'abord commencé en français. C'est au chapitre huit (je pense) que je me suis rendu compte que la voix d'un des personnages sonnait faux — il fallait qu'il s'exprime en anglais. J'ai donc refait le roman en anglais à partir du début.

J.R.L. : Donc, tu as d'abord pris le goût de l'écriture par le biais de la langue anglaise et, si j'ai bien compris, tu écrivais de la poésie en anglais avant de commencer, au fond, une carrière de romancière en français. Pourquoi cette pre-



Suzanne Chaput, photo : Alix Cameron

mière transition d'une langue à l'autre, pour ne pas dire d'un genre à l'autre ?

SC : Un jour, à l'école primaire, on nous avait fait faire une dictée qui portait sur les vendanges — le mot étrange m'avait bien sûr frappée et, je ne sais par quelle association d'idées, la description de la récolte du raisin s'était liée dans ma jeune imagination à l'exotique et au romanesque. Je résolus d'en faire l'expérience à la première occasion. Bien des années plus tard, lors d'un séjour prolongé en France, j'ai passé deux mois dans un vignoble du Loir-et-Cher où j'ai compris que si la récolte du raisin avait un certain charme bucolique, elle était surtout dure, abrutissante, voire même humiliante. Mais l'expérience avait laissé sa marque. Deux ou trois années plus tard, quand j'ai commencé un premier roman, ce sont ces semaines passées penchée sur la vigne, le sécateur à la main, qui se sont d'abord imposées. J'ai raconté la vigne amère de Judith, et l'étau serré de son histoire, en français, bien entendu.

J.R.L. : Après avoir commencé une carrière d'écrivain de langue française — après avoir publié deux romans en français reconnus par des prix — pourquoi as-tu décidé d'écrire un roman en anglais ?

SC : Il est difficile, quand on possède plus d'une langue et que l'on aime écrire, de se limiter à une seule. Impossible de résister à la tentation de voir ce qu'on écrirait si on écrivait (pour reprendre la formule durassienne) dans cette autre langue. Chaque langue offre une vision particulière du monde. Je voulais voir de quoi il avait l'air, ce monde-là, et comment je réussirais à l'interpréter par le biais de la langue anglaise.

Je ne me rappelle plus exactement pourquoi j'ai choisi ce moment-là — après la publication de deux romans en français — pour écrire en anglais. Mais je sais que c'est depuis cette première tentative en anglais qu'il y a maintenant pour moi, au début de chaque nouveau projet, une période de flottement, d'indécision. Chose curieuse, c'est souvent une image, une seule image, qui tranche la question pour moi.

Jusqu'à présent, j'ai écrit quatre livres en français; j'aimerais en faire autant en anglais, et puis après, on verra. J'étudie l'espagnol depuis quelques années; qui sait, peut-être qu'un jour... Si je possédais dix langues, je voudrais écrire dans chacune d'elles pour découvrir sa musique et sa puissance d'évocation.

JRL: Ce flottement me semble clé. Tu as entrepris *Santiago* en français pour ensuite changer de cap; il y a à l'origine de ton récent *A Possible Life*, une courte mais admirable petite nouvelle publiée en français sur Masaccio, le personnage principal du roman anglais. Y a-t-il une origine française au départ? Autrement dit, le déclic de l'imaginaire, qui lui doit être ouvert à tous les possibles, se fait-il dans la langue maternelle?

SC: Oui, sûrement. Ce sont nos premiers souvenirs et nos premières sensations — les plus tenaces, je crois, et les plus évocateurs — qui nourrissent l'impulsion créatrice (pour citer Rimbaud). C'est en français que j'ai abordé le monde et que je l'ai appréhendé. C'est donc dans ce stock d'images, saisies dans la langue française, que je puise la matière première de l'imagination.

JRL: Tu disais que, dans l'ébauche française de *Santiago*, une des voix sonnait faux. Entrevois-tu la possibilité d'écrire un véritable roman bilingue où le texte et les voix variées se développent en jouant l'une sur l'autre?

SC: J'ai souvent rêvé d'écrire un roman bilingue parce que cela me permettrait de profiter des richesses des deux langues à la fois en évitant, bien sûr, leurs difficultés respectives: la rigidité syntactique du français, le côté argotique, jetable, et parfois rébarbatif de l'anglais. Ce serait, en même temps, le reflet véritable de la réalité qu'on vit ici dans l'Ouest. Mais j'ai toujours pensé qu'il me serait difficile de trouver une maison d'édition qui veuille tenter la chose.

JRL: Paul Savoie disait qu'il écrivait des choses différentes, et différemment bien sûr, dans une langue comparativement à l'autre — et je trouve, en effet, qu'il est plus *hard edge* en anglais. En dehors de la véracité de la voix dont tu soulignes l'importance, crois-tu que le ton de ton style diffère d'une langue à l'autre? Abordes-tu des sujets autres?

SC: C'est sans doute vrai que la thématique varie d'une langue à l'autre, et que le français — plus abstrait, subtil et nuancé — privilégie l'idée tandis que l'anglais — plus sensoriel, plus concret et donc plus apte à la métaphore — privilégie l'image (l'exemple classique: le mouvement clandestin de la Deuxième Guerre mondiale s'appelait *la résistance* en français et *the underground* en anglais). C'est peut-être parce que la matière de mes deux derniers romans était hautement visuelle qu'il m'a semblé naturel de les écrire en anglais. Il me semble, en même temps, que j'aurais pu les écrire tout aussi bien en français. Tout ça pour dire que je m'explique avec difficulté le processus (conscient ou inconscient) qui m'amène à assortir langue et matière, langue et style, langue et ton.

JRL: Tu as fait allusion à la réalité de l'Ouest que pourrait explorer une écriture bilingue. On sait qu'il y a une jeune génération qui s'identifie comme étant ni francophone ni anglophone, mais bilingue, ayant, si je puis me permettre, une langue maternelle et une langue paternelle. Ce n'est pas la question politique qui m'intéresse ici, mais la réalité du vécu. Tu maîtrises deux langues et tu passes de l'une à l'autre sans schizophrénie.

SC: On pourrait dire la même chose de bien des collectivités minoritaires au Canada. Dans mon coin de Saint-Vital, une rue composée d'à peine une quinzaine de maisons, j'entends les parents s'adresser à leurs enfants en allemand, en polonais ou en croate avant de se retourner vers moi pour me parler en anglais. Nos parents ont fait la même chose avec

nous, et nous, avec nos enfants. On apprend jeune à naviguer entre deux mondes, donc aucune schizophrénie. La maîtrise, par contre, ça c'est une autre question. Les langues s'élargissent, évoluent au contact d'autres langues, mais elles s'appauvrissent aussi par rapport à la langue dominante.

JRL: Quoique tes deux romans de langue anglaise ne portent pas particulièrement sur un sujet américain (d'Amérique), crois-tu que la langue anglaise véhicule davantage l'américanité de notre expérience et de notre imaginaire (histoire, géographie et, aussi, médiatisation états-unienne) ou cette américanité continentale est-elle assumée par la langue française dans l'Ouest? Transite-t-elle mieux en anglais ou s'exprime-t-elle aussi allégrement en français?

SC: Je crois que tout le monde peut s'approprier l'Amérique — Romain Gary disait que l'Amérique, c'est un pays qu'on connaît sans y aller, parce que c'est entièrement exportable, on trouve cela dans tous les magasins. L'américanité de notre vécu ici dans l'Ouest se raconte aussi bien, quant à moi, en français qu'en anglais.

JRL: Le lectorat, la réception publique ou critique ont-ils été des mobiles dans cette décision d'écrire aussi en anglais?

SC: Absolument. Je n'ai pu percer en France et au Québec, et le marché pour les livres français est très petit dans l'Ouest. À un moment donné, j'ai voulu écrire pour un public plus vaste et, en même temps, me mesurer à une critique moins partielle et personnelle, et peut-être moins indulgente. ■■■

J.R. Léveillé est l'auteur d'une vingtaine d'œuvres (roman, poésie, essai) dont *Parade*, ou les autres, un survol de la littérature, du théâtre et des beaux-arts contemporains au Manitoba français.

Nouveaux services offerts aux Éditions L'Interligne

Image
de marque

Outils
promotionnels

Annonces
publicitaires

GRAPHISME

- Pour plus d'information, veuillez nous contacter au
- 613-748-0850

LES ÉDITIONS
L'INTERLIGNE